

Revue de Presse de François Marillier

«Le tigre bleu de l'Euphrate» 2013



Thierry Roisin campe l'acteur sur un carré de fins copeaux, devant une étincelante toile céleste de mêmes proportions. Frédéric Leidgens, pieds nus, crâne rasé distille la partition avec une vertu de sobre componction qui montre le personnage détaché de lui-même. Pas un mot qui se perde. Par le costume d'Olga Karpinsky, il semble un samouraï en tenue d'intérieur. Impression renforcée par la composition musicale de François Marillier, si délicatement percussive. Voilà une petite forme accomplie, quand les talents conjugués d'artisans qualifiés aboutissent au grand art."

Jean-Pierre Leonardini, L'Humanité, le 25/11/2013 "

(Thierry Roisin) rend Alexandre le puissant à la fragilité de sa condition : humain, misérablement humain."

Catherine Robert, La Terrasse, le 26/11/2013

*"Visage aussi impassible que celui d'un maître Zen, Frédéric Leidgens impose un Alexandre fascinant." **Joshka Schidlow**, Allegro Théâtre, le 17/11/2013*

*"Ce soir Alexandre, le Grand Alexandre, meurt. Bercé par la musique sereine et liquide de François Marillier, Alexandre se présente à nous pour une dernière conquête, dans la solitude d'un plateau sobre et concis... Tour de force réussi par Frédéric Leidgens qui donne à ce jeune héros grec toute l'expérience et la maturité de son âge sans se départir de l'ambition, de la fougue et de la fragilité de cette jeunesse héroïque." **Michaël Zobel**, La Voix du Nord, le 18/11/2013*



« Calacas », 2011

Sur la piste de Zingaro, les macchabées en joie dansent avec les voltigeurs

Endiablé, drôle, grave, le dernier spectacle de Zingaro répond au nom de "Calacas" (les "squelettes" au Mexique). Zingaro, toujours basé à Aubervilliers, en banlieue nord de Paris : théâtre et chevaux plus splendides les uns que les autres. Zingaro, mené de main de maître par son impétueux fondateur, Bartabas. Zingaro, ses écuyères et ses cavaliers voltigeurs.

Calacas, c'est du très grand Zingaro, fiançant bouffonnerie et douleur. Loufoque et tristesse. Elan vital des chevaux et crânes ricanants. Le tout, sur un motif taillé sur mesure pour Bartabas, aujourd'hui : la pratique aztèque de la joie devant la mort.

En piste, il mélange enregistrements et musique "live" pour les morts. Deux percussions dans un numéro de Dupont et Dupond à mourir de rire. Plus les *Chinchineros*, les "hommes-orchestres" venus directement des rues d'Amérique latine, grosse caisse aux épaules, baguettes souples, deux cymbales actionnées par un fil que leur talon commande. Ils dansent, marchent, sautent sur leurs rythmes compliqués.

Zingaro place la mort joyeuse au centre, et les chevaux entre terre et ciel. En fait, les chevaux décident. Le public, à mi-hauteur entre piste centrale et piste circulaire qui le domine. Le public, qui ne saurait où donner de la tête s'il n'y avait la musique. Des conquistadors, il reste les chevaux. Ce sont eux qui les ont introduits. L'amour joyeux de la mort, ils l'ont rencontré sur place et n'ont pu l'éliminer. Quant aux chevaux, comme dans les préparations anatomiques de Fragonard, ils sont les messagers, les passeurs vers l'au-delà.

FRANCIS MARMANDE (*Extraits*) LE MONDE Le 03 novembre 2011

« Kitchen-Circus », 2011



François Marillier, le musicien qui fait chanter les casseroles de « Kitchen Circus »

Musicien de la Comédie de Béthune, François Marillier sort de son emploi.

Ce percussionniste signe la mise en scènede « Kitchen circus », un spectacle faisant chanter et danser les casseroles donné à partir de demain soir au Palace. Avec la complicité de trois chefs cuisiniers.

La musique de La Grenouille et l'Architecte, c'était lui. Celle de La Petite pièce en haut de l'escalier aussi. Les habitués de la Comédie de Béthune ont dans l'oreille les rythmes saugrenus de François Marillier. « Je travaille avec Thierry Roisin depuis vingt ans. C'est la première fois que j'ai cette responsabilité de la mise en scène », révèle un percussionniste qui dans l'aventure réalise un rêve d'enfant.

« Tout petit, je m'amusais à faire un orchestre avec les ustensiles de cuisine de la famille », raconte un artiste que ses parents allaient bientôt inscrire au conservatoire de Boulogne-Billancourt et qui enseigne aujourd'hui à la Cité de la Musique à Paris.

Un orchestre de bric, de broc et de casseroles : c'est ce que François Marillier avait commencé à constituer en mai dernier à la maison d'arrêt où il animait un atelier de percussion pour quinze détenus.

Finalement, le projet n'a pas franchi les murs de la prison. Depuis octobre, il a enrôlé d'autres marmitons parmi les novices des ateliers de la Comédie et des volontaires d'horizons divers pour constituer un ensemble d'une quarantaine d'exécutants sur verre, casserole, marmite : trente-six amateurs, deux musiciens professionnels, un comédien de métier et lui-même. « Certains ont fréquenté les écoles de musique ou les harmonies, d'autres non. Le but est de ne pas réservrer la musique à une élite », affirme l'auteur de ce spectacle hors normes qu'il présente comme « une exploration musicale et poétique de l'univers de la cuisine et une réflexion ludique sur nos façons de se nourrir et de partager les repas. » À travers un pot pourri de textes de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, du sémiologue Roland Barthes et de l'animatrice de télévision Maïté Ordonnez.

Labellisé capitale régionale de la culture, Kitchen Circus bénéficie du mécénat de la chambre de commerce.

CHRISTIAN LARIVIÈRE (Extraits) La Voix du Nord LE 22 mai 2011

Des amateurs prêts à remettre le couvert au festin de gags de « Kitchen Circus »

Le plat mijotait depuis septembre. La dégustation a débuté lundi soir au Palace. Les trente-quatre comédiens amateurs enrôlés dans la brigade de « Kitchen Circus », continuent à saliver devant le festin de gags dans lequel ils communient avec des professionnels.

« C'est une des plus belles aventures de ma vie. »

Alors que le rideau de la première représentation vient de tomber et que, dans le hall du Palace, le public se dirige vers les marmites où le traiteur chocolatier Jean-Claude Jeanson plonge sa louche pour faire goûter un potage, Bertrand ne lésine pas sur les superlatifs. « Le théâtre, pour moi, c'est une drogue, et ça m'aide beaucoup dans mon métier où il y a du stress. Je suis employé de banque », confie l'un de ces trente-quatre amateurs qui depuis l'automne dernier répétaient avec François Marillier.

« Au départ, on travaillait trois heures tous les quinze jours puis le rythme s'est intensifié. Pour ceux qui faisaient ça après le boulot, chapeau. Moi, j'ai toujours aimé le théâtre - je suis prof - mais j'ai attendu la retraite pour monter sur le planches », raconte Jean-Michel, un autre membre de la brigade recrutée par le compositeur de la Comédie de Béthune pour son « exploration musicale et poétique » du monde de la cuisine. L'enseignant s'est régale du texte écrit par le musicien : « Il mériterait d'être publié. Il est fort ! »

Un enchantement

Ancien de l'association Au fil du temps, qui avait lancé les spectacles son et lumière à Annezin, Jean-Claude a apprécié dans l'aventure « la rencontre avec des gens qu'on ne côtoie pas dans la vie ordinaire : il y a un kiné, un gardien de prison, une secrétaire, des étudiants. » Également en retraite, Christian se produit dans des numéros de clowns. Il est venu chercher quelques ficelles du métier : « Approcher des acteurs mais aussi des techniciens, des gens de la régie. Travailler avec des professionnels est un enchantement, » s'enthousiasme-t-il. « En 15 secondes, ils vous apprennent des tas de trucs.

Je bois leurs paroles », lui fait écho Pascal, élève au lycée Blaringhem et à l'école de musique. Dans « Kitchen Circus », il fait des improvisations de calebasse et chante le rôle d'Adam dans le trio lyrique de la scène du Jardin d'Eden : avec Maureen, étudiante en arts du spectacle, dans le rôle d'Ève et Junior, un pasteur à la voix de haute contre, dans celui du serpent.

Des restaurateurs de la région sont à l'affiche de ce spectacle bénéficiant du mécénat de la chambre de commerce dans le cadre de la capitale régionale de la culture. Avec Jean-Claude Jeanson, qui assurait le premier service, David Taccoen, chef à domicile, a mis la main à la pâte. Quant à Marc Meurin, retenu près de ses fourneaux, il révèle en duplex un tour de main pour sortir de la routine.

Quand il remettra le couvert après pareille orgie d'imagination, de mouvements et de gags, François Marillier a peu de risque d'y tomber. !

CHRISTIAN LARIVIÈRE : La Voix du Nord LE 25 mai 2011

« Retrouvailles » de Georges Aperghis Festival Musica 2011

Musiques pour demain...

Un cru prometteur

La nouvelle édition du festival Musica a pris son envol à Strasbourg le 21 septembre et déployera son annuel panorama de musiques d'aujourd'hui jusqu'au 8 octobre.

Après la célébration des cinquante ans des *Percussions de Strasbourg* et un ciné-concert consacré aux *Nibelungen* de Fritz Lang en guise d'apéritif, le vrai démarrage de la manifestation fut confié au compositeur américain Steve Reich avec une nouvelle présentation de *The Cave*, l'une des œuvres phares de ce pape de la musique minimaliste et répétitive made in USA.

...

La journée *Portes Ouvertes* à la Cité de la Musique et de la Danse remporta comme toujours un vif succès et attira un grand nombre d'amateurs. Christophe Desjardins justement s'y produisit quasiment en vedette, à côté de toutes sortes d'artistes à découvrir. Comme Richard Dubelski et François Marillier, percussionnistes comédiens dans une série de numéros drôles, émouvants ou carrément époustouflants dont la création d'un numéro de percussions sur peau (les mains, les dos, les joues...) signé Georges Aperghis.

...

La fête va se poursuivre jusqu'au 8 octobre avec en apothéose un *Ring Saga*, performance musicale où la *Tétralogie de l'Anneau du Nibelungen* de Richard Wagner, passera en trois jours, de quinze à neuf heures de musique (les 30 septembre, 1er et 2 octobre au Palais des Fêtes).

www.webthea.com LE MAGAZINE DU SPECTACLE VIVANT (Extraits)

« Bêtes à Bon Dieu », 2011

Anne Sylvestre, deux heures religieuses face aux fidèles

Souvent, l'Eglise a habillé ses chants de messe de musiques populaires, pour mieux emporter l'adhésion des fidèles ; souvent la chanson s'est incurvée vers la supplique et a mordu sur la dimension religieuse (l'idolâtrie). En écrivant *Bêtes à bon Dieu*, un spectacle musical de près de deux heures à découvrir à L'Européen, à Paris, Anne Sylvestre et Serge Hureau se sont amusés de ces allées et venues, passant du latin du XIV^e siècle (*Puer Natus*) aux arrangements yé-yé dont ont été affublés les cantiques quand il a fallu abattre la langue officielle de l'Eglise pour la moderniser.

Au détour de cette drôlerie, on trouvera du grand patrimoine de la chanson, Théodore Botrel (1868-1925, breton, auteur de *La Paimpolaise*), du Pierre- Jean de Béranger (1780-1867, chansonnier gagné à la cause du peuple, et emprisonné pour cela), de la littérature, Racine collé sur un air grégorien, du Fénelon sur Pergolèse, et des chansons d'Anne Sylvestre.

L'Eglise n'a pas toujours l'âme triste. Pas plus que l'auteur d' *Une sorcière comme les autres*, supplique féministe de 1975 ("*S'il vous plaît/S'il vous plaît, faites-vous légers/Moi, je ne peux plus bouger*"). Les antoclériaux sont coquins, les mystiques torturés, et *Bêtes à bon Dieu* établit les correspondances entre ces mondes consanguins.

Anne Sylvestre est drôle avec sa voix typée, ses airs de faux sérieux. En 1969, elle a composé la (*Plate prière*), et on n'a pas fait mieux en la matière.

"Seigneur, délivrez-nous de ces filles sans fesses/Qui regardent les nôtres avec réprobation/Seigneur, délivrez-nous de ces tristes drôlesses,/ Ou donnez-nous au moins quelques compensations"

La religion catholique et ses chants ont imprégné l'inconscient des générations françaises d'avant le rock - Anne Sylvestre est née en 1934. Les plus jeunes en ont fait un objet d'exotisme. L'auteure-compositrice interprète *Les Bêtes à bon Dieu* en trio, avec Serge Hureau, le dramaturge, et Olivier Hussonet, dans le rôle de l'ange, du garnement, de la jeune vierge, du petit mal-bâti, du sacristain, etc.

Ce bel attelage est complété par François Marillier, un multi-instrumentiste qui joue de la tôle ondulée, du sitar démesuré, du violoncelle ou de l'ukulélé, et par Cyrille Lehn, aux claviers multiples. Ils s'amusent à tordre le cou au conformisme musical. Avec eux, le cantique, c'est une aventure.

Serge Hureau, très doué pour amener du drame là où l'on oublie qu'il y en a (dans *Le Bon P'tit Charles* par exemple, spectacle monté autour de Charles Trenet, en 1997), se drape d'une méchante couverture pour mimer *Mademoiselle Marthe*, une plongée, qu'il a écrite, dans le monde des bigotes innocentes. Il se pare de voiles pour incarner dans une chorégraphie du mystère sainte Thérèse d'Avila (, adapté au tout début du XVIII^e siècle par le poète Bernard de La Monnoye). "Elle a été le Père de l'Eglise", commente goguenarde Anne Sylvestre, car ce spectacle parle in fine des femmes, ces bêtes à bon Dieu, désirées et vite bannies, qui sont au coeur du système religieux.

VERONIQUE MORTAIGNE : LE MONDE le 01.juillet.2011

Bêtes à bon Dieu, spectacle musical et spirituel

Si monsieur Dieu était à l'Européen ce mardi 28 Juin, le début a dû lui plaire, pour la suite, il vaudrait mieux qu'il ait le sens de l'humour, mais ayant tout créé, il a forcément créé l'humour, et son bon usage.. Il faut aussi remercier les 2000 ans de chrétienté à qui on doit l'essence de spectacle, et un voyage à la fois spirituel et historique autour de la religion . Le spirituel, c'est aussi bien l'élévation de l'âme que l'esprit taquin et un peu subversif. Anne Sylvestre et Serge Hureau ont créé cette fresque de cantiques plus ou moins iconoclastes, et pourtant... Un des points à souligner, entre les gouttes acidulées qui brocardent allègrement les cohortes de punaises de sacristie, les grenouilles de bénitier et autres animaux familiers du bestiaire religieux, un de ces points tient dans cet extrait de Serge Hureau, qui situe bien l'esprit de ce spectacle :

« !Taquinons un peu cette culture qui, si elle fait aspirer aux accents des plus brûlants mysticismes, sait donner aux coeurs les plus simples un certain goût des arts qui sait parfois retourner en sublime la pacotille des statues de plâtre, des lumignons, des pétales de roses, des dentelles et des cantiques-chansons. »

Tout est là, l'approche du sacré par des rites parfois désuets, mais millénaires, religion qui relie inconsciemment une histoire des peuples, et comme dans les mardi-gras du Moyen-Age, quand le fou devient évêque, le temps d'un mardi, Serge Hureau est ce fou exubérant, ce mystique illuminé, cette femme du peuple réaliste et drôlatique. Et entre deux grands airs d'orgue, Anne Sylvestre joue de l'harmonica. Elle ne fait pas que ça, mais je ne vais quand même pas tout vous raconter, vous n'auriez pas le plaisir de la découverte. Avec eux des partenaires éblouissants, Olivier Hussenet, vocalement exceptionnel dans le registre ténor et haute contre, désopilant dans ses prestations angéliques, François Marillier le bedeau percussionniste, violoncelliste, et expert du gamelan, sérieux comme un Jacques Tati ou un Buster Keaton flegmatique. Et aux arrangements Cyrille Lehn, aux claviers, totalement bluffant en accompagnement de guitare-clavier.

Oui, il me semble que monsieur Dieu devait être content de sa soirée hier. Et s'il l'a ratée, conseillez lui d'aller faire un tour à l'Européen,
Le 3 juillet à 17h00.

NORBERT GABRIEL : Le Post.fr le 08 juillet 2011



« Bêtes à Bon Dieu », les petits chants divins de Serge Hureau et Anne Sylvestre

Le théâtre de l'Européen accueille le très réjouissant « Bêtes à bon Dieu », un spectacle créé en 2009 à Dole.

Conçu par Serge Hureau, également sur scène, hilarant ou inquiétant lorsqu'il se transforme en vieille bigote, « Bêtes à bon Dieu » offre deux heures de bonne humeur.

En bérét noir et longue blouse bleue, un balayeur « vieille France » s'évertue à donner une dernière touche de propreté à l'avant-scène du théâtre de l'Européen. Il ronchonne face aux spectateurs qui piétinent ses efforts en entrant dans la salle, intrigués tant par cet accueil inhabituel que par les deux prie-Dieu installés là en guise de décor.

Sous le déguisement du concierge se cache François Marillier, percussionniste et comédien, qui participa à des spectacles pour Peter Brook, Philippe Adrien ou Jean-Louis Barrault.

Bientôt, il est rejoint par Cyrille Lehn, pianiste bien connu des férus de films muets projetés au Musée d'Orsay, qu'il a maintes fois accompagnés. Il s'installe au clavier et fait résonner des notes d'orgue. La lumière se tamise et, soudain, la salle prend des allures... de cathédrale.

« Les Cathédrales » ouvrent deux heures de bonne humeur

Les cathédrales ! Le public soupire d'aise en reconnaissant les premières notes de la célèbre chanson d'Anne Sylvestre, suivies de la voix de la chanteuse d'abord en off, puis dont on voit poindre sa silhouette au fond de la salle... « Sans le chant des cathédrales, n'aurions-nous pas de troubadours ? », interroge la ballade si rarement entendue sur scène.

Le morceau, suivi d'un splendide « Adorémus » du XIXe siècle, interprété, bougie à la main, par la voix angélique d'Olivier Hussonet, donne le ton de ce spectacle plus ambitieux qu'il n'a l'air, tantôt guilleret, tantôt recueilli, toujours intelligent et poétique.

Conçu par Serge Hureau, également sur scène, hilarant ou inquiétant lorsqu'il se transforme en vieille bigote, « Bêtes à bon Dieu » offre deux heures de bonne humeur, de surprises iconoclastes et de textes érudits, toujours savamment orchestrés (Marillier utilise avec virtuosité le cymbalum, le carillon et le violoncelle, mais aussi le bâton de pluie ou le caquètement de poules).

Pot-pourri de cantiques ou airs d'autrefois repris à chœur joie

Une trentaine de morceaux s'enchaînent à un rythme virevoltant. Pointu ou populaire, repris par l'un ou l'autre ou « à chœur joie » (comme cet « Alleluyah » à la manière du « Marinella » de Tino Rossi, ou un « Cœur de Jésus » venu du XVIIIe siècle adapté pour trois voix, guitare hawaïenne et harmonica !), le répertoire est du genre qui s'apprend gamin, le dimanche matin, à la sortie du « caté ».

Des comptines (« le petit Jésus s'en va-t-à l'école », canon tonitruant), des pot-pourri de cantiques, des airs d'autrefois, dont les textes imprégnés de religiosité ou d'irrévérence sont signés Racine (« Mon Dieu, quelle guerre cruelle »), Fénelon (« Au sang qu'un Dieu va répandre »), Béranger (« Le bon Dieu ») ou Théodore Botrel (son « petit Grégoire » est une merveille).

Sans oublier les sermons de Serge Hureau... Ni les chansons « à thème » du riche répertoire d'une Anne Sylvestre aux anges. Parmi ces « tubes » catholiques, bien sûr, « Les regrets d'une punaise » et son mot d'ordre : « Rendez-nous notre harmonium, ça avait du style et ça berçait les hommes ».

JEAN-YVES DANA La Croix

« La grenouille et l'architecte », 2009

Un conseil municipal sur les planches

LA GRENOUILLE ET L'ARCHITECTE, conçu par Thierry Roisin Studio-Théâtre de la Comédie de Béthune (62)

Au café du commerce, les conversations vont bon train, le matin. À l'heure du « petit noir », chacun y va de sa diatribe : « Tous pourris », « tous voleurs », « tous escrocs ». « Ils ne pensent qu'à leur ego ». « Ils s'en mettent plein les poches » De qui est-il question ? Des « politiques », bien sûr.

Et si la plupart des élus n'étaient tout simplement que de braves gens, avec leurs faiblesses, mais d'abord passionnés par la « chose publique », soucieux de leurs concitoyens ? C'est la morale de *La Grenouille et l'Architecte*, la dernière création de Thierry Roisin.

Explorant les archives de diverses communes, du Nord-Pas-de-Calais aux Bouches-du-Rhône, Thierry Roisin s'est plongé dans les comptes rendus de séances de conseils municipaux. Avec Olivia Burton, il en a retiré un texte fondé exclusivement sur la parole brute des maires et conseillers.

Le « conseil municipal » prend vie, étonnant, stupéfiant

Ouvert par une adresse à « Mesdames, Messieurs, électeurs et abstentionnistes », le spectacle qui en résulte peut inquiéter a priori. Commencée par un extrait de *La République de Platon*, puis par la lecture des règlements officiels qui régissent la vie municipale, la séance de théâtre semble devoir se confondre avec le cours d'instruction civique.

Que nenni ! Ponctué d'accords de musique soudains, interprétés par les musiciens en direct, le rythme s'accélère, le spectacle s'anime. Passant, sur le mode du coq-à-l'âne mais toujours avec le même sérieux, des sujets les plus légers (la mise en place du site Internet municipal) aux plus sérieux (l'organisation des comités de quartier), le « conseil municipal » prend vie, étonnant, stupéfiant.

En point d'orgue, l'ahurissante présentation d'un projet toujours d'actualité si l'on en juge par les panneaux trônant aujourd'hui, « pour de vrai », devant la gare de Béthune : un complexe avec « patinoire, cinéma, loisirs, restaurant », proposé par un architecte bateleur habillé de blanc, comme sorti tout droit de feu la « Cinq » berlusconienne !

Virtuosité digne de Fregoli

D'invectives - « porteurs de peurs », « exécuteurs des basses oeuvres » - en déclarations « langue de bois » - « ici, rien n'est opaque » -, le rire gagne parmi le public, à la fois médusé et effaré par la violence, la mauvaise foi, parfois la bêtise de ces élus plus vrais que nature.

1/2 Ils sont interprétés par huit comédiens, changeant de personnage (maires, conseillers de la majorité ou de l'opposition) avec une virtuosité digne de Fregoli : Marc Bertin, Catherine Fourty, Sylvie Jobert, Sébastien Eveno, Philippe Bomblet, ainsi que **Richard Dubelski, François Marillier et Catherine Pavet** - tous trois présents aussi aux percussions.

En parfaite harmonie avec la mise en scène, l'allégresse de leur jeu évite tout dérapage poujadiste. Il s'en dégage même une vraie tendresse, alors que la dernière partie du spectacle reprend les interviews des élus. Chacun témoignant de son action et de son implication dans la vie publique avec la même humilité et la même chaleur, jusqu'au sacrifice parfois de sa vie de famille.

L'une parle de son divorce. L'autre explique qu'il n'est « pas rentré à la maison 242 soirs sur 365 ». Mais, dit un troisième, « la satisfaction, c'est de construire ». « Faire du mieux que l'on peut dans le délai d'une vie », voilà ce qui importe, conclut un dernier. Parole de « pourri » ?

DIDIER MEREUZE La Croix 2009

« Chansons d'enfances », 2009

Serge Hureau et c^{ie} à la Bibliothèque de France

Cela s'intitule *Chansons d'enfance* et c'est un spectacle qui vous inondera de bonheur. Il faut être au rendez-vous que vous fixent Serge Hureau et ses amis à la Bibliothèque nationale de France le vendredi 13 février à 18h30.

Résumons : "comme les contes, les chansons dites "pour enfants" recèlent des trésors de monstruosités comiques et offrent des clefs pour aborder les mystères : la naissance, la rencontre de l'autre dans l'amour ou la guerre, le désir, la peur, la joie, le savoir, le travail, l'amitié, le deuil, les peines et les éclats (de rire)."

C'est le sage Serge Hureau qui nous dit cela pour présenter ce spectacle espiègle dans lequel il a entraîné Olivier Hussonet qui chante avec lui comme le fait la délicieuse Manon Landowski. Ils sont accompagnés de Claude Barthélémy à la guitare. Ce musicien inspiré signe les arrangements. Il a été directeur de l'Orchestre National de Jazz et adore partager quelques récréations grisantes avec Hureau et Hussonet, deux beaux artistes qui défendent leur art avec intelligence et sensibilité.

Autre complice régulier, François Marillier, superbe aux percussions et qui manipulera pour l'occasion quelques jouets d'enfant... Marillier est capable de jouer tout instrument et d'incarner des tas de personnages, comédien, musicien, poète. Un "enfant expérimenté" comme dirait Peter Brook.

On est ici au cœur du théâtre et de la musique, du côté de la chanson, c'est-à-dire de textes très simples d'apparence parfois, mais qui sont lourds de mille et une histoires. *Chansons d'enfance* comme secrets de la vie. `

par ARMELLE HELLIOT Le FIGARO le 12 février 2009



« Montaigne », 2008

Montaigne à Béthune, jusqu'au 26 janvier 2008

Je suis allé mercredi 16 janvier voir le spectacle intitulé "Montaigne" présenté par la Comédie de Béthune. J'y allais en confiance, comme il convient d'aller au théâtre, mais non sans quelque réserve. J'ai trop vu d'absurdes et arbitraires adaptations théâtrales de textes non-théâtraux ! Ces réserves ont été très vite dissipées. Mieux : j'ai été complètement convaincu par le travail de Thierry Roisin (avec la collaboration d'Olivia Burton). Je lis et travaille Montaigne depuis près de vingt ans, je peux dire que je l'ai rencontré, en corps et en voix, à Béthune.

...
S'il est une expérience de Montaigne que le travail de Thierry Roisin met admirablement en valeur, c'est bien cette marche, cette quête inlassable. D'innombrables et mouvants accessoires (bravo aux habiles "manipulateurs" !) viennent figurer cette variété du monde dont Montaigne, plus que quiconque à la Renaissance, a su interroger l'éénigme proprement philosophique.

...
Les Essais sont un massif immense, une Bible, une épopée. Il fallait choisir, couper, monter, parfois modifier. Travail gigantesque, travail réussi...
Le "Montaigne" de Thierry Roisin n'est pas un Montaigne "à thèse", encore moins un Montaigne "de thèse", c'est un Montaigne en liberté de ses interrogations, de ses convictions, de ses amours et de ses amitiés.

...
la langue de Montaigne est là, drue, charnue, difficile et pourtant si claire, portée par la diction impeccable de Yannick Choirat.
J'ai lu plusieurs fois les Essais in extenso, je crois les connaître un peu, et pourtant il y a des phrases que j'ai littéralement découvertes ce soir-là - et parmi les passages les plus fameux. Montaigne est un "oral", un homme de parole (à tous les sens de cette expression, d'ailleurs). Les Essais gagnent un poids considérable à cette verbalisation.

...
C'est une idée excellente d'avoir intégré de la musique, et de la musique d'aujourd'hui, dans le spectacle. François Marillier a composé une musique inventive et précise, parfois descriptive, parfois non, toujours prise dans le "rythme" du spectacle, et confiée à un ensemble homogène de six instruments à vent très bien joués par deux instrumentistes (Agnès Raina et Yann Deneque). Je ne saurai pas bien dire pourquoi, mais cette musique qui scande et ponctue le discours de Montaigne lui donne comme une résonance, un écho, un prolongement. Comme si cette musique révélait quelque chose de la polyphonie (au sens de Bakhtine) qui travaille en profondeur la prose poétique de Montaigne. Cette musique est nécessaire.

(...)

Par BERNARD SEVE philosophe à Lille 3(*Extraits*) Samedi 19 janvier 2008

Montaigne, avenue intime où l'on se presse

Théâtre . L'originalité du metteur en scène Thierry Roisin fait encore mouche. Servie par le comédien Yannick Choirat, elle confirme la nécessité d'entendre l'auteur des Essais.

À un point avancé du spectacle Montaigne, créé l'an dernier à la Comédie de Béthune par son directeur Thierry Roisin, d'après les Essais du célèbre essayiste né en 1533 près de Bordeaux, ce dernier surgit tel qu'en nos sages du Lagarde et Michard d'antan : en costume d'époque compliqué et le cou ceint d'une fraise, il énonce des phrases sur les torts que les conquistadors causeront au Nouveau Monde, avec le sérieux d'un juriste que l'homme fut d'abord. De quoi nous rappeler ce peu d'enthousiasme qu'élèves nous manifestations vis-à-vis de textes dont la finesse nous échappait, car la langue, incrustée d'ancien français, en était difficile.

Ayant « pilloté » de-ci de-là dans la somme des Essais, dont ils ont conservé l'érudition et la voix singulière et dont s'impose la modernité, Olivia

Burton et Thierry Roisin nous rendent plus audibles les réflexions de l'humaniste Montaigne, tour à tour historien, philosophe, politique, sociologue... Ou simplement homme se confiant au gré d'autoportraits épiciens ou inquiets, souvent pétris dans la pâte du quotidien, qui découvrant et examinant parfois comme à mesure qu'il les note les « mille agitations irréfléchies et accidentelles chez lui ».

« Plus encore que l'homme, note le metteur en scène, c'est le mouvement de la pensée qui m'a fasciné : tour à tour mélancolique et accusatrice, badine et enflammée, souple comme un ballot de paille, tendue comme la corde de l'arc. » C'est ce mouvement que Thierry Roisin a voulu mettre en scène.

Surprise, subtile modernité, il place le comédien Yannick Choirat sur un tapis roulant qui, très vite, donnera corps aux glissements, sans ordre initial aucun, de la pensée de Montaigne d'un sujet à l'autre : de l'éros à la mort, du présent trop préoccupé de l'avenir qui toujours achoppe à l'idolâtrie où l'on tient les tout jeunes enfants, de la mort approchée après une chute à l'amitié qui se passe d'explications avec La Boétie...

La vivacité, le talent tout de sincérité de Yannick Choirat roule comme d'une pensée à l'autre, tandis qu'en Montaigne - honnête - homme de notre temps curieux et lunaire, il avance à contre- courant du tapis, qui parfois freine sa cadence. C'est que, par l'action invisible mais ô combien efficace de Yannick Bourdelle, Baptiste Chapelot, Balthazar Daninos et Marie-Laurence Fauconnier, quantité de choses défilent là : des statues de nus pour le corps d'ordinaire fermement tu, des vêtements en peinture, des animaux pour de faux et des colombes vivantes, des boîtes de couches-culottes empilées... Soit toute une géométrie des souvenirs ou des humeurs de Montaigne et, selon que l'objet ait la forme d'une hantise ou d'une nécessaire familiarité sous sa plume, le comédien l'esquive ou se l'approprie avec joie.

Voilà un spectacle dont la grâce vous happe, au long duquel Samuel Maitre, à la clarinette, et Agnès Raina, à la flûte, laissent fuir des notes semblant trembler comme flammèches.

par AUDE BREDY L'Humanité janvier 2009

« Kilo », 2005

Jeu de gravité et rêves de funambule sous chapiteau à La Villette

Leur spectacle s'intitule Kilo, et c'est un kilo de plumes, plutôt que de plomb, qu'offrent les étudiants de la seizième promotion de l'Ecole nationale supérieure des arts du cirque, dix garçons et une fille âgée d'une vingtaine d'années.

Un *Kilo* tout en légèreté, porté par ces jeunes circassiens qui en font des tonnes en matière de balancements, d'acrobaties, d'envols. Athlètes costauds, artistes délicats, ce collectif vitaminé réussit l'un des meilleurs spectacles de l'école depuis ces dernières années, sous la direction des deux metteurs en scène, Jean-Pierre Larroche et Thierry Roisin.

Au commencement était la chute

Au ciel du chapiteau, toute une machinerie bizarre de poids de brouettes, de bazar métalliques, attend son heure. Tombent des tas de fripes.

Dansent des piles de boîtes en carton, de cordes, de vélo, de chaises, de rondins et même d'acrobates.

Des êtres légers comme des elfes portent des haltères. Un gros bonhomme s'assied sur un minuscule tabouret, sous un poids qui tombe lentement sur lui.

Au commencement étaient un poids et une date : 1979, 2,7 kg; 1984, 3,3 Kg... En haut de la piste, une voix d'accoucheur annonce les données de départ de chacun des membres de la troupe. Poids de naissance, retour à l'enfance, pesée des origines, Par le corps et sa présence, par le jeu toujours dangereux avec la gravité, ces artistes de cirque rayonnent. Quand ils sautent, grimpent aux mats, dansent à la corde ou s'envolent sur leur petit vélo, ils incarnent leurs vieux rêves d'apesanteur. Quand ils installent branchages, bûches et troncs d'arbres, c'est toute la forêt des contes et légendes qui s'enchante sur la piste.

En équilibre sur les mains, un drôle de faune progresse de rondin en rondin.

Une ribambelle de personnage-forêt traversent la piste.

Coiffé d'un chapeau à plumes, l'un d'eux marche avec des mottes de terre et d'herbe aux pieds. Un acrobate monte et descend à un mât pour finir par décrocher en hauteur un masque de feuille et de paille. Des feuillages tombent en pluie.

Bientôt, en un éclair de temps, surgissent des personnages animaux- une femme-lapin, des créatures à gueule de loup ou à grande oreilles posées sur une brouette. Toute cette cohorte espiègle enchaîne acrobatie et prouesses.

Quand le ciel a fini de leur tomber sur la tête, un couple posté en l'air sur un cadre coréen, une sorte de large trapèze, ose un doux main à main. Deux hommes funambules dansent sur le fil, en robe à cloche.

La musique du spectacle est interprétée par les étudiants. Du début à la fin, ils jouent de la contrebasse, d'un bric-à-brac de percussions avec le renfort du violoniste Frédéric Jouhanet.

Ils se tiennent debout à l'arrière de la scène ou assis à l'avant dans la pénombre, pour entourer l'un des leurs à un moment d'exploit singulier. Dans l'univers des objets animés, des poids qui pendent en pure absurdité et des envolées qui sont autant de pieds de nez à la lourdeur, une telle enveloppe sonore vient bercer les émotions anciennes que ce *Kilo* fait renaître.

Catherine Bédarida : Le MONDE le 9 juillet 2005

« Dialogues Têtus » 2004

L'italien Leopardi, sur un mode joyeux.

Parmi les auteurs de l'Italie du XIXe siècle, Leopardi n'est certes pas le plus populaire en France. Peu l'on lu, les autres l'ignorant ou préférant s'en tenir à l'imagerie d'un poète sombre et mélancolique, peut-être même ennuyeux...

Dans un décor de bric à brac rempli, par Jean-Pierre Laroche, de tables, chaises et de machines extraordinaires, c'est une toute autre figure que Thierry Roisin fait découvrir à travers cette adaptation théâtrale de l'un de ses écrits: *Opérette morali*.

Si le discours sur l'absurdité de l'existence s'y fait toujours douloureusement entendre, c'est sur le mode joyeux des marionnettes pour enfants qui refusent de grandir dans un monde sans lendemain. Dans le tohu-bohu des percussions et de la fanfare, des sons et des notes plus recherchées de François Marillier, les séquences se succèdent, portées par une formation de comédiens musiciens, détonants.

Didier Méreuze : LA CROIX février 2004

« Woyzeck », 2000

«Woyzeck» au-delà des mots.

Sur la scène parisienne du Théâtre de la cité internationale, la petite troupe débarque en fanfare dans le dos des spectateurs, emmenée par un forain en veste et chapeau d'amiral qui bat la mesure à gros coups de cymbales. Tête haute et corps droit, il passe en revue les personnages de la pièce de Büchner, avec maints égards pour le capitaine et des gestes brusques pour celui qu'on devine être Woyzeck lorsque, le premier, il se penche pour saluer. «Woyzeck» est le seul mot que le forain prononce, d'un ton vif comme un couperet. Pour le reste, tout est dans ses mains élastiques, ses doigts qui virevoltent, son visage changeant. Le jeune Laurent Valo est sourd-muet. Comme Simon Attia, qui campe un Woyzeck plein d'humanité, comme Isabelle Voizeux (dont c'est le premier rôle), qui offre à Marie sa grâce déterminée, et la plupart des acteurs impliqués dans ce nouveau projet du metteur en scène Thierry Roisin avec l'International visual theater, troupe professionnelle d'acteurs sourds pour laquelle il avait déjà créé Antigone de Sophocle.

A cour, l'homme orchestre (François Marillier) habille de notes percussives leur expression silencieuse. Au centre, un cercle où les fragments de la pièce laissée inachevée par Büchner, à sa mort en 1837, viennent s'inscrire comme autant de numéros de cirque dans un rapport frontal au public. Convoqués à coup de cymbales dans l'espace de la représentation, les acteurs saluent, s'avancent, exécutent leur scène, saluent à nouveau et repartent avec la simplicité d'une pantomime de foire. Dans ce théâtre en langue des signes où tout se joue à vue, on retrouve les notions de regard, du visible et de l'invisible, omniprésentes dans le texte: Woyzeck a des visions qui le poussent à agir aveuglément.

Docteur eugéniste. Le metteur en scène a choisi de ne traiter qu'une vingtaine de fragments sur la trentaine existants, mais l'histoire, en gros, est celle maintes fois jouée. Soldat pauvre dans une ville de garnison, Franz Woyzeck aime Marie dont il a un enfant. Pour arrondir la solde qui nourrit la famille, il se plie aux caprices d'un capitaine dépressif et aux expérimentations d'un docteur eugéniste. C'est la fête, Marie danse et cède au charme du tambour-major. Woyzeck tue Marie.

Pourtant, ce n'est pas un Woyzeck de plus. Au-delà du drame social inspiré d'un fait divers, il va droit à LA question soulevée par Büchner ! qui fut scientifique autant que dramaturge ! celle de la normalité. Question évidemment centrale pour les interprètes de Thierry Roisin. La scène où le médecin (Anne Baudoux, comédienne entendante) agite son micro comme s'il s'agissait d'un fouet face à Woyzeck, pauvre bougre juché sur un tréteau qui ne parvient pas à pisser dans l'éprouvette, est la plus significative. Exemplaire d'humiliations subies par ces acteurs dans leur vie d'hommes privés de parole et auxquelles l'I.V.T. offre une assez cinglante réponse. Bête de somme, Woyzeck est un animal de foire exhibé au regard critique de la société.

La langue des signes ne fait pas obstacle pour ceux qui ne la pratiquent pas, elle offre au contraire une «écoute» nouvelle. Converti en gestes qui opèrent comme des idéogrammes, le texte se trouve ramené à son essence et à son urgence dramaturgique. Comme la langue du poète, la beauté des images de Roisin réside dans leur simplicité, leur justesse. Woyzeck s'élancant en équilibre précaire autour du cercle ! «tu cours à travers le monde comme un rasoir ouvert», lui dit le capitaine !; Marie racontant des histoires à l'Enfant dans un théâtre d'ombres aux contours délicats; Marie et le tambour-major traçant sur un grand tableau noir les courbes des mots de leur désir. Les rares interventions de la parole ! la traduction singularise les dialogues de Woyzeck et Marie ! permettent de reprendre attaché avec le texte et d'entrevoir la grammaire des signes.

« Antigone », 1990

«Antigone»: le chant tragique des signes.

Longtemps la tragédie fut proférée. Parole ourlée d'une humanité qui tentait, non sans terreur, de se départir des dieux, de les démettre afin que l'homme puisse enfin exister.

Parole chantée («tragoudai», en grec) pour le sombre bel canto qu'il propose. Et si l'insupportable pouvait mieux s'entendre dans le silence du signe?

Thierry Roisin met en scène «Antigone», d'après Sophocle, avec des acteurs sourds. Ce qu'ils vont tisser du destin de cette femme se tramera de leurs mains, par leur visage, leur corps et leur mouvement.

Antigone veut offrir à Polynice, fils d'Œdipe, une sépulture décente comme Créon, le nouveau roi de Thèbes, l'autorise pour le frère, Etéocle. Dire non au pouvoir, fracturer la puissance du maître par ce «non» terrible, sera son acte ultime: mourir pour décider d'être.

Le silence d'un femme enchaînée par la tragédie bouleverse. Emmanuelle Laborit («les Enfants du silence») a le regard affolé de douleur d'une Antigone à l'indicible souffrance que le geste net et ferme rend poignant.

Robe rouge sang quand sa soeur Ismène (Delphine Eliet), celle qui se plie à la loi, est vêtue de blanc. Les murs aux sobres forures romanes du cloître du Cimetière réverbèrent la musique de François Marillier dont le choeur suit le rythme à tâtons.

Il est dans ce spectacle des instants étranges où, sans connaître la langue des signes, nous apparaît l'intelligence du projet, la qualité de l'interprétation. On entend ces mains et ces corps, qui nouent et dénouent la fil de l'histoire pour la clore enfin par la mort d'Antigone.

Mais L'attention, par de trop vifs efforts, s'épuise parfois et un monde se ferme, semble lisser la tragédie. Nous nous sentons soudain exclus, sots que nous sommes de tout réduire au bruit et au son. Il faudrait bien s'accoutumer à d'autres façons de vivre qu'à celle - parfois trompeuse - de la voix.

RENE SOLIS : L'Humanité Quotidien, le 13 Juillet 1995

« Noé », 1993

Traversée diluvienne pour violoncelle, clarinette, percussions, vielle à roue et cortège d'animaux .

Le spectacle proposé par le groupe Beaux Quartiers est musical et visuel. Le texte, hors quelques bribes au début, est absent les comédiens aussi. Ce sont les musiciens qui tiennent le devant de la scène, ou plutôt le toit de l'arche. Ils vaquent à leur boulot de marins, comme une tribu errante, sur un plancher incliné. lieu de tous les déséquilibres, dans un va-et-vient que souligne, parfois, le profil coudé de la clarinette, ou celui, ventru du violoncelle. Les animaux, eux, sont au-dessous, dans les cales de ce bateau, on les devine, on les attend, parfois ils arrivent ; lapins vivants dialoguant avec la clarinette, colombes guetteuses de terre. L'arche est une boîte magique : de bêtes fantastiques jaillissent, comme par enchantement, qu'on croirait tirées d'une illustration d'Alice au pays des merveilles. Pas de luxuriance cependant dans ces apparitions. Si l'on pense parfois au Douanier Rousseau, la naïveté reste austère, presque «zen».

Ce voyage est inclassable : théâtre musical, théâtre instrumental, théâtre ? Au fond, on s'en fiche. L'association intime d'un décor qui permet constamment les surprises, d'une musique sans frontières de genre, d'une mise en scène précise, presque intimiste, servie par un beau travail de lumières. donne au spectacle toute son unité. La poésie est au cœur de l'arche, pas niaiseuse, tintée d'humour : elle est rembarquement pour le rêve,

Pierre Moulinier, *Le Monde*, 20 avril 1993